Persée

http://www.persee.fr

Manoirs d'argile. Note sur l'habitat à In Gall

Geneviève Calame-Griaule

Journal des africanistes, Année 1992, Volume 62, Numéro 2 p. 131 - 152

Voir l'article en ligne

Cet article décrit trois demeures situées dans les quartiers anciens d'In Gall, petite bourgade du Sahel nigérien, et appartenant à des familles diversement situées dans la hiérarchie sociale. Les différences sociales et économiques apparaissent dans l'architecture, sinon dans l'aménagement. Les exemples étudiés donnent également des indications sur l'occupation de l'espace et la division entre espace privé (réservé aux femmes) et espace public ou semi-public (importance des visiteurs étrangers). Les décorations anciennes des pièces intérieures mettent l'accent sur le couple et la fécondité de la famille. L'étude du lexique montre une prépondérance des emprunts au hausa, ce qui s'explique par l'importance des maçons hausa dans la région.

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir http://www.sup.adc.education.fr/bib/). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

Manoirs d'argile

Notes sur l'habitat à In Gall

La bourgade d'In Gall, à laquelle il est fait souvent allusion dans ce numéro, est située à la limite du Sahara nigérien et vit de l'exploitation d'une palmeraie (malheureusement bien malade aujourd'hui), de celle des salines de Tegidda-n-Tesemt et d'importants échanges commerciaux¹. Lors de mon second séjour, en 1972, j'avais suggéré à Suzy Bernus une enquête conjointe sur l'habitat, en lui racontant mon expérience déjà ancienne chez les Dogon². Nous avons commencé par faire un croquis de la maison de notre vieille informatrice, la conteuse et chanteuse aveugle Taheera³, chez qui nous avions nos entrées. Nous avons alors conçu le projet de poursuivre cette étude et de publier un article en commun. Suzy, prise par d'autres travaux, a continué à visiter des maisons, mais sans faire de nouveaux plans. Pour ma part, j'ai étudié en 1976 la concession du chef des bouchers (dont Blaise Calame a tracé le plan) et celle de Saghid, bien connue de Suzy, qui avait été la première à en observer les décorations intérieures. Pour cette dernière, j'ai bénéficié de l'aide du préhistorien Thierry Tillet, qui a effectué le relevé.

L'enquête n'a malheureusement jamais été reprise par la suite, car nous avons été l'une et l'autre absorbées par d'autres recherches. Bien des questions restent donc sans réponses. Je crois néanmoins intéressant de publier ici en hommage à Suzy les documents issus de ces premières tentatives et les informations ethnographiques et linguistiques recueillies à propos de ces habitations. Les trois exemples, choisis un peu par hasard et en fonction de nos relations avec leurs habitants, illustrent certains aspects de l'organisation sociale à In Gall et les plans donnent un aperçu de l'occupation de l'espace dans la vie quotidienne ingelshi⁴.



^{1.} Un grand nombre d'informations sur l'histoire, l'économie, l'organisation sociale des Isawaghen d'In Gall et de Tegidda-n-Tesemt ont été publiées dans E. et S. Bernus, 1972. L'article de Pierre Goulet-quer, dans ce même numéro du *Journal des africanistes*, en donne un bon résumé.

^{2.} J'avais relevé des plans de maisons et étudié le lexique se rapportant à l'habitation, ainsi que les rites de construction ; cf. Calame-Griaule, 1955.

^{3.} Sur le personnage de Taheera, cf. ci-dessous le document sur le mariage à In Gall tiré des carnets de Suzy Bernus et le fac-similé de sa généalogie.

^{4.} Les termes en langue tasawaq ont été vérifiés, surtout en ce qui concerne les tons, dans le lexique de P.-F. Lacroix (1977). Tous n'y figurent d'ailleurs pas. Pour le hausa j'ai utilisé le dictionnaire de Bargery (1934), ce qui explique l'absence de tons. Les quelques termes empruntés à l'arabe en tasawaq sont transcrits selon la prononciation locale.

1. Exemple de maison ancienne à Tegidda



A côté de la porte, minuscule, se tient, pour en montrer l'échelle, Yakub, informateur des Bernus

On trouve un certain nombre d'indications sur l'habitat à In Gall et à Tegidda dans l'ouvrage d'Edmond et Suzy Bernus (1972), notamment en ce qui concerne les matériaux de construction. Je résume ici ces informations (op. cit. : 79-81).

Selon la tradition orale, les maisons d'In Gall auraient été autrefois de simples paillottes, puis des bâtiments faits de grosses boules de banco façonnées à la main (on en observe encore à Tegidda). A In Gall, les maisons actuelles sont en briques d'argile mêlée de paille, mais il est difficile de dater l'introduction de ce matériau de construction. Les toits sont en terrasse. Les maçons sont des professionnels, Isawaghen ou étrangers (surtout Hausa). Les poutres sont en tronc de palmier-doum ou de dattier. Les gouttières qui évacuent l'eau des terrasses dans les ruelles étaient anciennement faites de fragments de nattes usagées ; elles sont de plus en plus fréquemment remplacées par des gouttières en tôle. Les fenêtres sont rares et les portes étaient traditionnellement très basses pour se défendre plus facilement contre les incursions des nomades ; si l'on observe encore ces portes minuscules à Tegidda (photo 1), les portes d'In Gall sont maintenant de taille plus normale, mais cependant encore relativement basses. Les maisons sont souvent spacieuses et bien entretenues ; on répand périodiquement du sable blanc et fin sur le sol en terre battue des cours et des pièces d'habitation. Les concessions importantes comportent un bâtiment à étage avec un escalier intérieur ou extérieur. Les habitants d'In Gall logent fréquemment des étrangers de passage, notamment des Touaregs, qui laissent parfois du matériel en dépôt.

La maison de Taheera

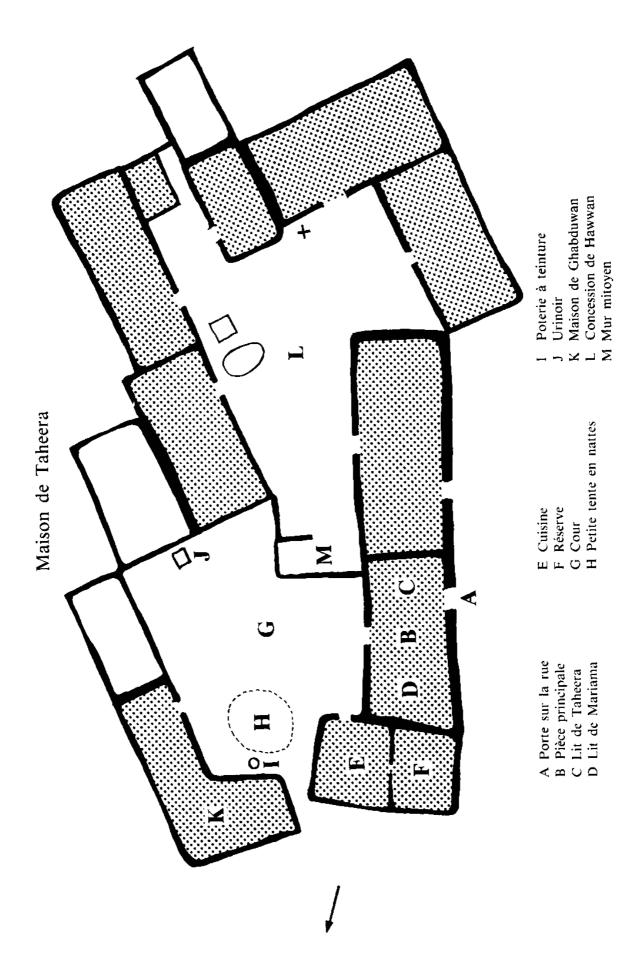
Taheera gho Agguzum était une vieille aveugle d'origine captive. Grande conteuse et célèbre chanteuse, elle a été une de nos principales informatrices en 1972. A notre retour en 1974, nous avons appris sa mort avec chagrin. Elle devait avoir environ 75 ans (photo 2).

Peu fortunée, elle habitait une maison modeste située dans une ruelle du vieil In Gall. Cette habitation était contiguë à celle de sa nièce Hawwan, dont elle était séparée par un mur bas. Taheera, qui était veuve après s'être mariée deux fois, avait encore un fils et une fille sur les quatre enfants qu'elle avait mis au monde⁵, mais elle vivait avec sa petite-nièce Mariama, fille de Hawwan. Un fils de cette dernière, Ghabduwan, habitait également dans la concession.

La porte de la rue donnait immédiatement sur la pièce principale (záwrì du hausa zaure); on y accédait en descendant deux marches depuis la rue⁶. Le sol était recouvert de sable fin. A droite de la porte se trouvait le lit de

^{5.} Lors d'une visite que nous y sîmes en 1976, après la mort de Taheera, cette maison était habitée par sa fille Nanna.

^{6.} Cette différence de niveau entre la rue et l'habitation est fréquente. E. et S. Bernus (1972 : 80) se demandent si cela est dû à un amoncellement de déblais extérieurs.



Taheera⁷ et tout au fond à gauche celui de Mariama, qui y dormait avec les enfants de sa sœur aînée Sunnu. Cette chambre servait de pièce de réception. Les nombreux visiteurs qui venaient à la veillée écouter la célèbre conteuse s'asseyaient sur des nattes et Taheera s'installait en tailleur sur son lit ou par terre. Elle contait à la faible lueur de lampes à pétrole accrochées au mur.

Dans le mur opposé à la porte d'entrée, mais pas dans l'axe (pour éviter que de la rue on puisse voir dans la cour), une porte donnait sur la cour intérieure. A gauche, la cuisine fùutéy (mot qui désigne à la fois la pièce et l'espace devant celle-ci, où l'on cuisine réellement la plupart du temps). La cuisine contenait deux foyers (sortes de braseros en terre cuite, sámbù hùrù) et donnait par une porte intérieure sur une réserve (gàarú). On trouvait dans cette réserve un ancien petit grenier en terre (báw) dans lequel on conservait autrefois du mil; on n'en trouve plus que quelques-uns à In Gall, et ils sont vides. On les cachait dans la réserve intérieure, souvenir du temps où les Touaregs chassaient les gens de leurs maisons pour les piller.

La cour, de forme irrégulière, contenait une petite tente en nattes, modèle réduit des tentes touarègues de la région; il en existe à In Gall dans la plupart des cours. On les construit également à l'intérieur des habitations (dans le záwrì) lors des mariages et des accouchements; la nouvelle mariée ou la jeune mère y reste recluse pendant sept jours. Cette petite tente dans la cour sert pendant la saison chaude; on y dort mieux car elle est plus aérée que les chambres intérieures. A côté, une poterie contenant de la teinture pour les fibres des nattes, artisanat féminin. Dans la partie opposée de la cour, et sans doute le plus loin possible des pièces habitées, l'urinoir (hángéréyó-ń-dàghò, litt.: « place de l'urine »). Le bâtiment du fond était l'habitation de Ghabduwan, fils de Hawwan et petit-neveu de Taheera. En son absence, nous n'avons pas demandé à y pénétrer.

Notre schéma montre la concession mitoyenne, demeure de la nièce de Taheera, Hawwan, plus importante que celle de Taheera dont elle était séparée par un mur bas. Nous n'avons pas eu l'occasion d'en faire l'étude intérieure détaillée.

L'habitation modeste que nous venons de décrire est caractéristique de la classe sociale la plus pauvre et la moins prestigieuse, les Isawaghen proprement dits⁸. L'espace habitable y est réduit au minimum, le mobilier pratiquement inexistant; en dehors des lits, des nattes, des mortiers et pilons, des cuvettes et poteries de cuisine, on ne trouve guère que des crochets de bois dans les murs, quelques lampes à pétrole, et un petit tabouret de bois appelé avec humour « la prière de l'âne » (fárkà-ń-gìŋgìrí) à cause de sa silhouette. Le peu de chambres disponibles fait que la même pièce d'entrée sert à la fois de chambre à

^{7.} Le lit de type touareg (tadəbut) se compose de quatre petites fourches supportant deux traverses dans lesquelles sont creusées des encoches pour recevoir les barres longitudinales; on pose par dessus des nattes et des coussins (E. Bernus 1981: 130).

^{8.} La société ingelshi se compose de quatre groupes dont les trois premiers (Isherifen, Inusufa et Imesdraghen) forment l'aristocratie de la population et détiennent le pouvoir politique et religieux. Le quatrième, les Isawaghen proprement dits, sans être de statut servile, se trouvent depuis longtemps dans une position subalterne (E. et S. Bernus 1972 : 26-27). Leur nom sert à désigner l'ensemble de la population.



2. Taheera en position de conteuse, photographiée en 1972

coucher pour Taheera, Mariama et plusieurs enfants, et de salon de réception, extrêmement vivant à cause de la réputation de Taheera comme conteuse. J'ai assisté à des veillées chez elle où l'on commençait la séance avec seulement les femmes et les enfants de la famille et où peu à peu la pièce se remplissait de visiteurs qui, passant dans la ruelle devant la porte ouverte, prêtaient l'oreille, jetaient un coup d'œil et entraient silencieusement s'assoir sur les nattes.

Cet exemple nous montre déjà par ailleurs les rudiments d'une division entre espace privé et espace public ou semi-public. Le záwrì est accessible aux gens de l'extérieur, mais ils ne le dépassent pas. Dans une maison modeste comme celle que nous décrivons, la limite est seulement la porte de la cour. Nous verrons qu'elle est plus élaborée dans les demeures plus riches.

On remarquera aussi la composition de la maisonnée: Taheera, deux fois veuve et ayant encore un fils et une fille mariés à In Gall, n'habitait pas avec eux mais avec ses petits-neveux dont la mère Hawwan, très liée avec sa tante et l'accompagnant partout dans ses déplacements, habitait une maison mitoyenne beaucoup plus grande.

A l'exception du canari à teinture pour la fabrication des nattes, activité féminine destinée en partie à la vente, cette habitation ne montre pas de signe qu'on puisse rattacher à une activité économique. La pauvreté de la maison apparaît dans le fait qu'elle ne possède qu'une seule petite « réserve ». Taheera, veuve, âgée, aveugle depuis sa jeunesse, était aidée par ses enfants et les neveux qui vivaient avec elle. Elle exerçait cependant une activité (relativement) lucrative, celle de chanteuse professionnelle dans les mariages.

Notons que d'une façon générale les Isawaghen peuvent posséder des palmiers et des salines tout comme les autres groupes sociaux, en nombre évidemment variable selon les moyens de la famille. Mais quelle que soit l'importance de ces propriétés, il n'y a jamais de proximité immédiate entre le logement et les terrains exploités, la palmeraie se trouvant au sud de la ville et les salines à Tegidda-n-Tesemt, à 80 kilomètres au nord⁹.

La concession du chef des bouchers

J'ai étudié cette demeure en 1976 avec Blaise Calame qui en a relevé le plan.

La concession se trouve dans le quartier de Tazzeyko (litt. : « propriétaire du dattier »), dans le vieil In Gall. Elle appartient au chef des bouchers, un dénommé Khussa, du groupe des Isawaghen. On verra qu'il s'agit d'une famille beaucoup plus aisée que celle de Taheera.

Nous avons visité cette maison après avoir fait la connaissance d'un jeune tailleur, Salifou, et lui avoir commandé des vêtements que nous sommes passé

^{9.} Ce sont les mêmes familles qui exploitent les salines de Tegidda-n-Tesemt et la palmeraie d'In Gall, soit personnellement, soit en faisant appel à une main-d'œuvre salariée. Les habitants se déplacent d'une ville à l'autre, mais il reste toujours à Tegidda, hors saison, un certain nombre de personnes qui surveillent les installations. Cette économie mixte est décrite dans l'ouvrage déjà cité de E. et S. Bernus (1972).

des étrangers chambre 2 H zawri réserve Maison du chef des bouchers chambre du milieu réserve gimsiki réserve 8 cuisine (C) T perchoir douche cuisine urinoir 6 (2) 1 1 escalier 7 maison de la mère maison du tailleur

prendre chez lui. Frappés de l'importance de la construction, nous avons demandé la permission de la visiter. Nous apprîmes alors qu'elle appartenait au chef des bouchers, qui ne semblait pas l'habiter lui-même à cette époque et que nous n'avons malheureusement pas pu rencontrer. Y logeaient, outre le tailleur Salifou et sa mère, d'autres membres de la famille dont, semblait-il, le fils du propriétaire. Il s'agissait d'une construction visiblement ancienne et qui devait appartenir depuis longtemps à la même famille. D'une façon générale, nous dit-on, les maisons restent dans la famille; on ne les vend pas car ce serait néfaste.

Il faut noter ici la difficulté que l'on rencontre lorsqu'il s'agit de dater les constructions. Les renseignements que l'on recueille restent toujours très vagues. Ainsi, à propos de l'habitation en question, notre ami et informateur Hamma Shebba, âgé à l'époque d'une quarantaine d'années, disait simplement qu'elle existait avant sa naissance. Un passant entré par curiosité pendant notre enquête déclairait que selon lui la maison devait dater du temps de Kaosen : « Après sa mort, on a eu la paix et on a pu construire des maisons. » On voit la fragilité de l'argument. La révolte de Kaosen a commencé en 1916 et il a été tué en 1919. Cet épisode historique a suffisamment frappé les imaginations pour qu'on le cite très fréquemment comme référent chronologique.

Lorsque de la rue on fait face à la porte d'entrée, on observe un bâtiment carré accolé à la maison sur la gauche et sans communication avec elle ; l'unique porte donne sur l'extérieur. Il s'agit de la « maison des étrangers », où l'on peut loger des visiteurs sans les faire entrer dans la demeure.

La porte de la rue (húgù-ń-méy, « bouche de la maison ») donne directement sur une grande pièce d'environ 6 mètres sur 4, haute de plafond, avec un pilier carré au centre. C'est la pièce de réception ou záwrì, seule à porter ce nom hausa. Les autres pièces s'appellent sìgífà, mot emprunté au hausa shigifa, qui désigne selon le dictionnaire de Bargery « un toit rectangulaire couvert de chaume », mais peut aussi être synonyme de soro au sens de « maison rectangulaire en argile », sens qui convient mieux ici.

Le záwrì sert à recevoir les étrangers; on y fait « tout ce qui n'est pas secret », c'est la partie de la maison qui communique avec l'extérieur. Les étrangers ne vont jamais plus loin dans l'intérieur de la demeure. « Lorsqu'on arrive dans une maison, on dit trois fois salam ghalekum dès le seuil; s'il n'y a pas de réponse, on sort ». On peut y faire la veillée. C'est aussi dans cette pièce que l'on construit la petite tente en nattes autour du lit pour la nouvelle mariée ou l'accouchée. L'une et l'autre y demeurent, invisibles, pendant sept jours. A ces deux occasions les visiteurs sont nombreux.

La pièce est décorée de niches géométriques creusées dans le banco des murs, à peu près à hauteur d'homme. Elles sont en forme de carrés et de triangles et répondent au nom de álkùkár (du hausa alkuki, lui-même emprunté à l'arabe alkukh, et désignant une niche dans le mur, généralement pour une lampe). Elles nous furent d'abord données comme « décoratives » et destinées à placer certains objets : pommades des femmes, Coran, encre des marabouts... En fait, quand nous les observons, il n'y a rien dedans. L'explication nous en sera donnée plus tard.

Sur le mur de gauche, une porte mène à une réserve (gàarú), profonde de 1,90 m. Sur le mur du fond, une porte menant vers une petite pièce dite « chambre du milieu » (sìgifà ghò gérègerèw wànè), dans laquelle on range les bagages, les tentes en nattes, les arceaux de tentes, etc. Elle sert aussi à protéger l'intimité de la maison, car la vue depuis l'entrée s'y arrête et ne peut atteindre l'intérieur (cour et pièce des femmes).

Sur la droite de la « chambre du milieu », une porte donne sur deux réserves communiquant entre elles et ouvrant aussi sur le záwrì. A gauche, une porte donne sur gimsikì, à pilier carré central, donnant par une autre porte sur la cour. Le nom de cette pièce vient du hausa ginshiki, qui désigne en fait le « pilier d'argile supportant un toit »; il s'agit donc ici d'un emploi métonymique.

Cette pièce carrée est presque aussi grande que le záwrì mais ne comporte pas de niches décoratives. C'est vraiment une pièce à vivre; les femmes y travaillent, tissent les nattes, pilent, passent la journée. Les jeunes filles y jouent, les enfants du propriétaire de la maison y dorment; le chef de famille y prend ses repas. C'est la maison secrète, dans laquelle on ne peut pénétrer qu'avec la permission du maître de maison. On y voit des crochets en bois pour les poteries, une natte est étendue par terre, un mortier est renversé. A côté de la natte, des creux réguliers dans le sol signalent l'emplacement du jeu de wàarì. C'est la chambre des femmes, le lieu où l'on cause, où l'on conte, mais entre soi et non avec les visiteurs comme dans le záwrì. Le fait que cette pièce était déserte quand nous l'avons visitée provient certainement du fait que les femmes s'en étaient retirées par discrétion devant les étrangers que nous étions. On se souvient que dans les maisons modestes comme celle de Taheera, décrite plus haut, c'est le záwrì, unique pièce à vivre, qui remplit toutes ces fonctions.

De cette pièce on passe dans la cour (àgázèr) [photo 3], autour de laquelle s'organise la vie de la concession. A gauche, la douche et l'urinoir (hángéréyó-ń-húgù), dans des locaux séparés à ciel ouvert, occupant un espace relativement important (l'ensemble fait 4 mètres sur 3,20 m). A droite la cuisine (fùutéy), également spacieuse puisqu'elle occupe tout le rez-de-chaussée de la maison à étage, soit environ 4 mètres sur 3. On nous confirme qu'en cette saison, c'est devant la cuisine, dans la cour, qu'on fait le feu et qu'on prépare la nourriture. Un escalier extérieur mène à la pièce du haut (sóoró, terme emprunté au hausa), qui est la chambre du maître de maison et de sa femme. Dans les maisons qui n'ont pas de bâtiment à étage, sa chambre est dans une des pièces qui donnent sur la cour.

Au milieu de la cour, un perchoir à volailles, assez élevé pour les mettre à l'abri des chats; on l'appelle téylàlàn-ń-káanì-ń-dàghò, « la place où les pintades dorment ». On trouve effectivement des pintades domestiques dans les basses-cours.

^{10.} Ce jeu, appelé wàari en tasawaq (du songhay wali) et dora en tamasheq, est très répandu aussi bien dans la société touarègue que chez les sédentaires. C'est un jeu de calcul qui se joue dans de petites cases creusées à même le sol (ailleurs, en Afrique de l'Ouest, on a des tabliers de bois plus ou moins ornés). Les pions sont des cailloux ou des graines de fruits de l'aboraq (Balanites aegyptiaca). Cf. E. Bernus 1975.

3. Cour de la maison du chef des bouchers, vue prise de l'escalier



On distingue sur la gauche la porte et les deux fenêtres de la cuisine (en A sur le plan, p. 138). Le matériel pour cuisiner en plein air est au fond contre le mur (C); en face, la porte du gimsiki (B), à droite de laquelle on distingue le perchoir à pintades et le muret de la douche.

4. Le záwrì de Saghid vu de l'extérieur



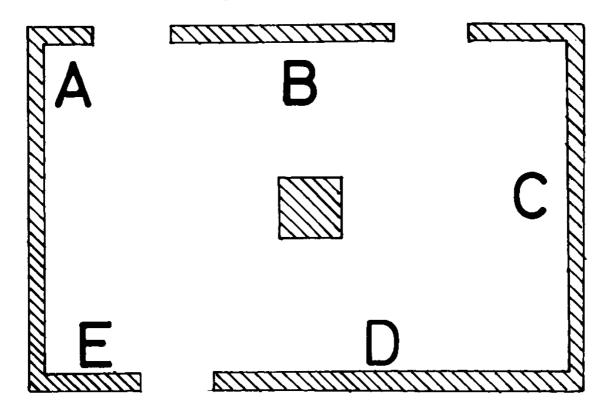
On distingue la porte d'entrée et son encadrement en relief. Au premier plan le mur d'enceinte et la porte donnant sur les annexes. Saghid est la haute silhouette vêtue de blanc.

Au fond de la cour, deux bâtiments rectangulaires d'environ 5 mètres de long se font face; ce sont des sìgifàtàn (pl. de sìgifà). Dans celui de droite (plus grand car il comporte une réserve), logent le tailleur Salifou et sa femme (ils n'ont pas encore d'enfants à cette époque); à gauche, la mère de Salifou, Mariu, qui a avec elle les enfants de sa fille. Devant la maison du tailleur, un demi-enclos en vannerie délimite une petite cour privée (zaana, probablement du terme hausa qui désigne une natte-paravent en joncs); on peut y passer la nuit pendant la saison chaude. Le tailleur exerce son métier dans sa maison, c'est-à-dire qu'il a une machine à coudre.

Les gouttières (áarì zùrùrù, litt. : « eau-couler ») sont en tôle ; les gouttières en nattes sont, on l'a dit, devenues rares à In Gall, contrairement à Tegidda qui a conservé un habitat plus archaïque.

La décoration du záwrì

Les niches creusées dans les murs sont profondes de 40 centimètres; les côtés des triangles mesurent environ 40 centimètres, ceux des carrés de 40 à 50 centimètres. Ils sont disposés de la façon suivante:



- en A, un seul triangle;
- en B, deux triangles;
- en C, deux carrés;
- en D et E, trois triangles.

Au-dessus de la porte de communication avec la « pièce du milieu », deux petites ouvertures triangulaires sont dites fanétr.

L'explication du symbolisme des niches me fut donnée plus tard par l'imam de la mosquée, Siliman Liman, homme très savant chez qui m'avait amenée mon informateur Hamma Shebba.

Le chiffre 3 (triangles) représente la femme ; on dit qu'elle est 3 à cause de la grossesse (3×3) : « La femme n'a jamais dépassé neuf mois ; si elle dépasse, c est qu'on a mal compté. »

L'homme est 4 (carrés) comme le monde (les points cardinaux). On dit « La femme a trois angles, l'homme a quatre angles ».

wèy a-méy tághmùr hínzà, aárù a-méy tághmùr tásì femme elle-a angles trois, homme il-a angles quatre

La somme de 3 et 4 donne 7, qui est le chiffre du mariage. C'est pour représenter le mariage que l'on faisait anciennement des triangles et des carrés dans les maisons; cela aide les jeunes de la famille à se marier et à avoir des enfants. « Sept, c'est le mariage, celui de la jeune fille. »

sábàghà húigì sì, wèy ghò káttà wànè sept mariage est, femme celle petite celui-de

C'est pour cette raison que le mari doit passer sept nuits consécutives avec une nouvelle épouse vierge; pour une femme qui a déjà été mariée, c'est seu-lement trois nuits. Les triangles et les carrés du záwrì indiquent aussi aux étrangers qu'il y a des gens mariés dans la maison et qu'il faut les respecter¹¹.

« Les maisons anciennes disaient beaucoup de choses », nous dit l'imam. La maison est le monde et ses quatre angles sont ceux du monde. Mais elle est aussi l'homme puisque l'homme est quatre. Les quatre angles de la maison ont un nom, qui rappelle les premiers imams. Ainsi celui de l'Est, que l'on construit en premier, s'appelle Maalek, nom de l'imam de La Mecque. La meilleure orientation pour la porte d'entrée est l'est; elle est bénie de Dieu. Il est bon que votre porte regarde vers l'est, même si vous n'êtes pas en train de prier.

Le pilier central protège ceux qui prient ; il représente le chef de famille, puisqu'il a quatre angles.

Lorsqu'on regarde vers l'est, le sud est à droite et le nord à gauche. La droite est masculine et la gauche féminine. La main droite est plus forte que la gauche, comme l'homme est plus fort que la femme. « La main gauche est un secours », un complément. On touche les choses sales avec la main gauche, on mange avec la droite uniquement. On reçoit un cadeau avec les deux mains mais on avance d'abord la droite. L'union des deux mains est le mariage ; c'est la personne complète. On salue de la main droite ; saluer de la main gauche est une moquerie, une façon de montrer qu'on n'aime pas quelqu'un.

^{11.} Le symbolisme des nombres 3 et 4 est ici inversé par rapport à ce que l'on trouve dans d'autres cultures de l'Afrique de l'Ouest, où c'est 3 qui est mâle et 4 femelle. Pour la droite et la gauche, le symbolisme est le même.

On remarquera que les deux carrés symbolisant l'homme dans le záwrì de Khussa sont effectivement sur le mur de droite en entrant. Les triangles sont un peu partout, comme pour souligner l'importance de la fécondité.

L'étude de la concession du chef des bouchers, malgré les lacunes de l'information, nous permet un certain nombre de remarques. Il s'agit d'une importante construction ancienne, appartenant depuis longtemps à la même famille et comprenant un bâtiment à étage, ce qui prouve que ce type d'habitation n'est pas le privilège des seuls Isherifen, le propriétaire étant du groupe Isawaghen. Elle nous donne des indications sur l'utilisation de l'espace dans ces grandes demeures. La distinction entre záwri et gimsíki, qui se confondent dans une maison modeste comme celle de Taheera, est importante pour la préservation de l'intimité, encore renforcée par l'existence d'une petite pièce intermédiaire, la « pièce du milieu ». Ici la limite entre l'espace ouvert sur l'extérieur et l'espace intérieur est donc très marquée. Une large place est réservée au logement des étrangers de passage, puisqu'un bâtiment extérieur est affecté à cette fonction et que, de toute façon, ils peuvent dormir dans le záwri. On notera l'importance des réserves, signe évident de richesse, le grand espace occupé par la douche et l'urinoir par rapport à la maison de Taheera, la taille de la cuisine. Quant à l'occupation intérieure des lieux, il nous a été difficile de poser des questions, le maître de maison étant absent et les femmes ayant discrètement disparu du côté de la cuisine. Nous n'avons pas demandé à monter dans le sóoró. L'état du gimsíki prouvait une occupation féminine récente. Nous n'avons observé aucun meuble proprement dit au rez-de-chaussée.

Le chef des bouchers n'exerce pas son activité dans cette maison. On sait peu de choses sur cette catégorie sociale; deux phrases leur sont consacrées dans le livre d'Edmond et Suzy Bernus (1972: 77): « Les bouchers ne sont pas castés, mais seuls les pauvres gens exercent ce métier, pourtant assez lucratif. La plupart des bouchers d'In Gall sont cependant d'ethnie hausa, et les gens d'In Gall pensent qu'il faut être l'objet d'une malédiction divine pour en venir à exercer ce métier. » La belle demeure que nous venons de décrire pourrait aider à reposer le problème.

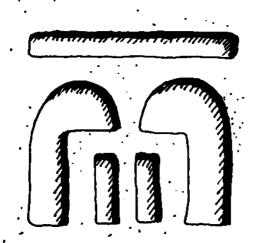
Les bâtiments occupés par Salifou et sa mère étaient donnés en location, ce qui constitue une ressource. Le tailleur exerçait son métier sur place, ce qui impliquait les allées et venues de la clientèle.

Enfin, cette maison a attiré notre attention sur l'intérêt des décorations géométriques dans les murs du záwrì, décorations dont nous avons pu avoir la clef symbolique. Nous allons les voir apparaître dans une autre maison importante, qui constitue notre troisième exemple. Il s'agit cette fois d'une habitation appartenant à une famille noble des Isherifen, en fait la famille la plus importante d'In Gall.

La concession de Saghid

Saghid Shebba, né en 1920 d'après les notes de Suzy¹², est le fils d'un homme très célèbre, Shebba Akhmaden, qui avait été alqali (juge islamique) et chef d'In Gall, deux dignités qui vont ensemble et qui ont été exercées également par Saghid. La famille de Shebba a une relation d'alliance ancienne avec les sultans d'Agadez. Shebba lui-même avait épousé une fille de sultan, Atta, qui lui avait donné sept enfants, dont Saghid, l'aîné, et Hamma dont nous avons parlé. Shebba avait une autre femme, Tawahel, d'origine captive. La première femme de Saghid, Zeinaba, est la sœur du sultan Ibrahim actuel; mariée à 17 ans, elle a donné à son mari neuf enfants dont les derniers étaient encore très jeunes en 1972. Au moment de notre enquête, Zeinaba se trouvait en séjour à Agadez avec ses plus jeunes enfants. La seconde épouse de Saghid, d'origine captive, mère d'une petite fille, était dans la maison lors de notre passage.

La maison, à laquelle tout le monde à In Gall se réfère encore comme « maison de Shebba » (shébbá-ń-húgù), donne sur une petite place (photo 4). Par la porte d'entrée, dont l'encadrement (álmènár, du hausa almunani) est en relief dans le banco, on pénètre directement, selon l'usage déjà observé, dans le záwrì, grande pièce d'environ 6 mètres sur 5. Aux quatre angles, des piliers se continuent au plafond pour former une sorte de voûte. Le záwrì de la maison de Shebba avait une fonction particulière; c'était la « maison de la justice » (húgù ghò àssàríghà wànè). C'est cette fonction solennelle qui est évoquée par la décoration en creux dans le mur de droite par rapport à la porte,

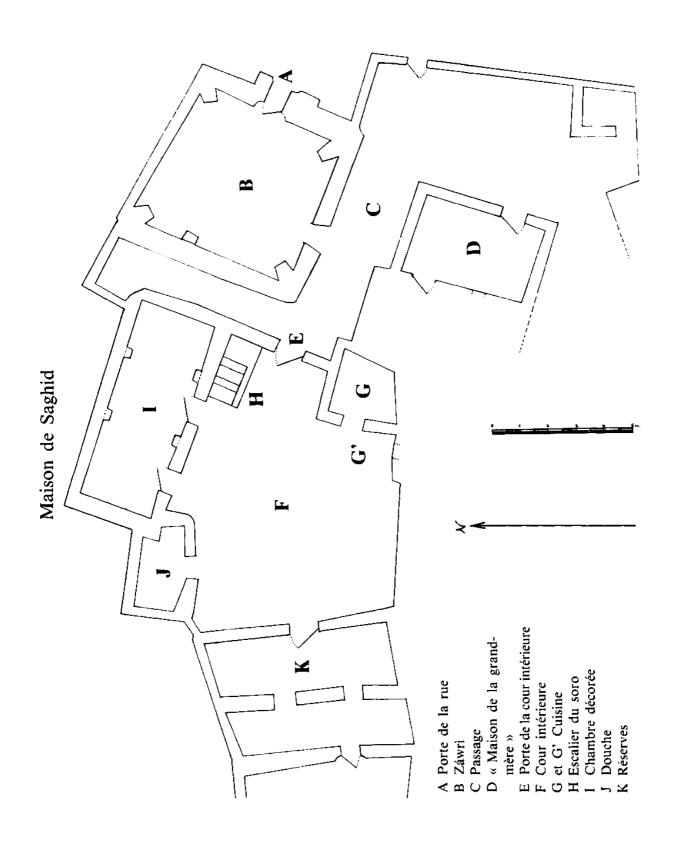


donc du côté masculin. L'explication nous en fut donnée également par Siliman Liman. Selon lui, la maison en question était la seule à In Gall à posséder cette décoration. La figure représente la tente en nattes des Touaregs, ou tout au moins ses éléments de structure : quatre piquets, dont deux en arceaux, et un en travers ; on pose ensuite les nattes par-dessus. L'ensemble symbolise « la fondation de la vérité solidement plantée en terre ». Aucune explication ne nous fut donnée sur le fait que la justice et la vérité sur laquelle elle doit se fonder sont représentées chez ces séden-

taires par un emblème typique de la vie nomade. L'histoire et l'organisation sociale des Isawaghen, ainsi que leur langue, témoignant de l'étroite association sédentaires/nomades, en fourniront certainement la clef.

Du záwrì on sort à gauche par une porte donnant sur un passage conduisant sur la gauche, où il s'élargit en cour, vers une série de petits bâtiment annexes habités par des gens de la famille [celui qui est visible sur le plan était habité, nous dit-on, par la grand-mère de Saghid (sa grand-mère paternelle Mumma?); elle devait être fort vieille]. Une porte indépendante de celle du

12. La généalogie de Saghid figure en fac-similé d'après les carnets de Suzy dans le document ci-dessous.

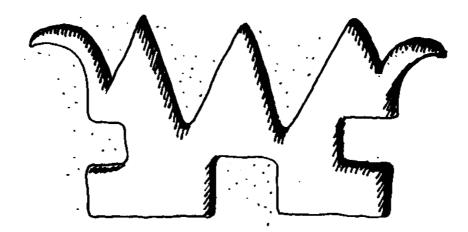


záwrì dans le mur d'enceinte permet d'accéder directement à cette partie de la concession (photo 4).

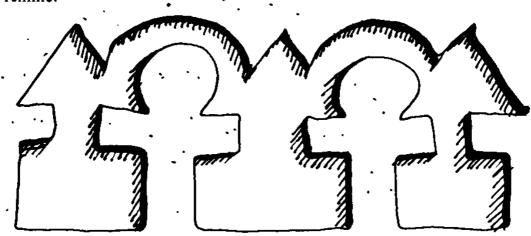
Vers la droite on accède par une porte à une autre cour et on se trouve vraiment dans l'intimité de la maison.

Cette cour centrale est spacieuse et profonde (environ 10 mètres sur 7). A gauche, un petit bâtiment est la cuisine avec, à l'extérieur, son matériel culinaire et un four en terre dans l'angle du mur. Sur la droite, dans l'alignement du záwrì dont il est séparé par un renfoncement et le mur de la cour, le bâtiment à étage, avec escalier extérieur. La pièce du bas, qui donne sur la cour par deux portes, nous a été donnée comme la chambre du maître de maison; elle ne contenait pas de lit; peut-être dort-il en fait à l'étage. Cette chambre est remarquable par la décoration des murs, que l'on dit dater du temps de Shebba mais qui pourrait être plus ancienne; elle avait particulièrement retenu l'attention de Suzy. L'interprétation m'en fut donnée une fois encore par Siliman Liman.

Sur le mur de gauche en entrant (côté féminin), trois triangles en creux sont recoupés par trois carrés en plein. Il s'agit là encore de la représentation de la femme (les trois triangles de la grossesse) et de l'homme (les carrés); l'ensemble figure donc le mariage.



Sur le mur du fond en face de la porte, deux figurations humaines stylisées sont découpées dans le banco sur un fond creux où l'on distingue aussi des triangles et des carrés. Bien que les silhouettes soient semblables, celle de gauche est la femme.



5. Détails de décoration

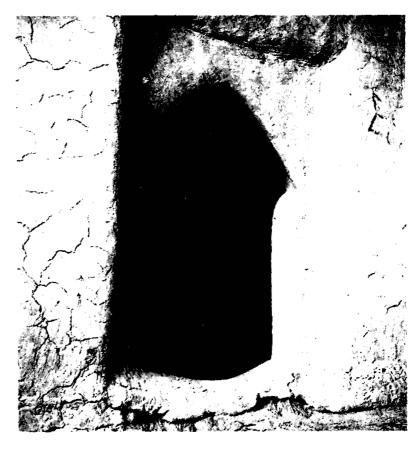


Décoration en creux dans le mur du záwrì de la maison de Saghid; représentation symbolique de la justice.



Figuration féminine, stylisation de coiffure et symboles féminins en triangle.

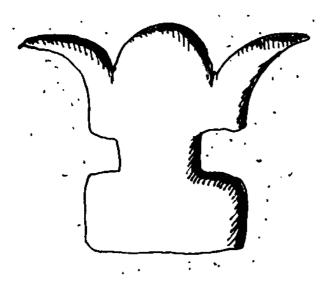
et d'architecture intérieure



Ouverture de porte en « trou de serrure ».



Escalier de maison à étage.



Sur le mur de droite enfin (côté viril), une représentation étrange, sorte de tête d'animal cornu qui avait évoqué pour Suzy le bélier saharien. Selon l'imam, il s'agit de représenter un animal redoutable et très fort, comme un taureau, ou encore un monstre comme le personnage de Doodo dans les contes ¹³. C'est ainsi que l'on représente une grande personnalité (chef, juge, marabout...) plus célèbre que les autres. C'est aussi à un animal puissant et redoutable que les griots comparent les

grands chefs qu'ils célèbrent. Pour nos informateurs, il ne pouvait s'agir que de Shebba lui-même.

Nous n'avons pas visité le premier étage, mais nous savons par des visites rendues dans d'autres demeures que la pièce qui occupe tout l'étage est la plus confortable de la maison et peut contenir, chez les gens riches, outre des nattes, des tapis et des coussins.

Sur la cour intérieure donnent encore une douche et trois réserves en enfilade dont seule la première ouvre sur la cour. Il y a probablement des chambres d'appoint dans les bâtiments annexes, de construction certainement plus récente car ils paraissent vraiment rajoutés à cet ensemble cohérent.

En dehors de la décoration du záwrì qui marque l'affectation de cette pièce, bien séparée du reste de la demeure, à l'exercice de fonctions juridiques et religieuses à la fois, fonctions qui semblent se transmettre dans la famille (bien que l'alqali soit élu), rien dans la demeure ne laisse transparaître une quelconque activité économique. Saghid, comme tous les autres habitants d'In Gall, possède à la fois des parcelles dans la palmeraie et des salines à Tegidda. Il en gère l'exploitation qui, comme souvent dans les familles riches, est confiée à une main-d'œuvre salariée ou à des serviteurs.

Cette maison est intéressante parce qu'elle montre un noyau central fortement structuré et ancien, autour duquel se sont développées des annexes. La décoration intérieure, soigneusement conservée, montre l'importance de la tradition familiale.



Cette étude reste évidemment très incomplète. Il manque en particulier des renseignements sur la manière dont les locaux sont occupés. De ce point de vue, l'enquête n'est pas facile car les gens restent très discrets et les renseignements que l'on obtient sont flous, de même que sur les degrés de parenté des occupants. Je comptais sur les enquêtes de Suzy sur les généalogies et les familles pour nous

^{13.} Doodo est un personnage de conte commun aux récits hausa et isawaghen; son nom vient d'ailleurs du hausa. C'est une sorte d'ogre qui peut avoir une forme d'animal fabuleux. Il est généralement maléfique mais peut se montrer bienveillant lorsqu'un héros réussit à faire alliance avec lui.

aider à aborder cet aspect. Mais elle s'est trouvée de plus en plus prise par l'urgence des fouilles à Azelik et par ses nouvelles recherches ethno-archéologiques. Il est de même très difficile d'avoir des précisions sur le niveau de vie des habitants d'une demeure et sur le contenu des réserves.

Les documents présentés ici permettent cependant de se faire une idée sur l'habitat dans les quartiers anciens d'In Gall. Nos exemples mettent en parallèle une maison pauvre d'Isawaghen et deux maisons appartenant à des familles aisées, l'une du groupe des Isherifen et l'autre, celle d'un artisan du groupe des Isawaghen. Les différences sociales et économiques apparaissent dans l'architecture : surface et nombre des pièces, nombre des réserves, décoration des murs. En ce qui concerne l'aménagement, il n'y a aucune différence entre les riches et les pauvres, les pièces étant partout aussi nues ; le seul meuble à proprement parler est le lit, les nombreuses nattes qui servent à s'asseoir ou à dormir étant par définition amovibles et déployées seulement au moment de l'utilisation. Le matériel de cuisine est à peu près le même partout, plus abondant sans doute dans les familles aisées.

L'habitation est construite pour préserver l'intimité de la famille. Comme chez tous les peuples musulmans, les femmes (qui au demeurant ne sont pas voi-lées et sortent librement dans la rue) occupent un espace intérieur bien séparé de l'espace semi-public de la maison, celui où l'on reçoit les étrangers ; dans cet espace différencié, on peut exercer des activités comme rendre la justice. La place réservée aux étrangers de passage est frappante. In Gall est sur la route d'Agadez à Taawa et son marché est (ou plutôt était, les choses ayant changé depuis la construction d'une nouvelle route) un lieu de transactions important.

Parmi ces visiteurs, les nomades touaregs sont nombreux. Il faut remarquer ici l'ambiguïté des relations entre nomades et sédentaires. On a observé à plusieurs reprises les souvenirs d'incursions et de pillages : réserves communiquant entre elles de telle sorte que celle du fond est secrète, petits greniers à mil cachés au fond des demeures, portes minuscules que l'on voit encore à Tegidda. Mais on a remarqué aussi que la justice a pour emblème les piquets de la tente touarègue, et l'on sait que les relations économiques sont très importantes avec les nomades, tant pour le sel de Tegidda que pour le mil et le bétail du marché d'In Gall.

Cette association ancienne est visible encore dans la langue tasawaq, dont le substrat est du songhay ancien avec un fort apport tamasheq. Mais le domaine de l'habitat nous a montré la grande proportion de mots empruntés au hausa dans le lexique de l'architecture; il faut y voir l'influence des maçons hausa, qui sont les vrais spécialistes dans la région.

Il serait intéressant de comparer l'habitation d'In Gall avec celle de Tegidda, beaucoup plus archaïque, où l'on trouve encore la technique des murs en boules de banco, mais il faudra remonter plus loin et la comparer aussi avec ce que révèlent les fouilles du site historique d'Azelik. La maison hausa, plus élaborée et plus riche en décorations, a certainement aussi fourni un modèle. Le vieil In Gall, avec ses nobles et majestueuses maisons à étage, ses murs de couleur ocre et ses ruelles tortueuses, n'a pas fini de nous livrer les secrets de son histoire.

Bibliographie

- BARGERY, G.-P. 1934. A Hausa-English Dictionary and English-Hausa Vocabulary. Oxford, Oxford University Press (2e éd., 1951).
- BERNUS, E. et S. 1972. Du sel et des dattes. Introduction à l'étude de la communauté d'In Gall et de Tegidda-n-Tesemt. Niamey (Études nigériennes 31).
- BERNUS, E. 1975. « Jeu et élevage : vocabulaire d'élevage utilisé dans un jeu de quadrillage par les Touaregs (Iullemmeden Kel Dinnik) », Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée XXII (4-5-6) : 167-76.
- BERNUS, E. 1981. Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur. Paris, Orstom (Mémoires Orstom 94).
- CALAME-GRIAULE, G. 1955. « Notes sur l'habitation du plateau central nigérien », Bulletin de l'Institut français d'Afrique noire XVI, série B (3-4): 477-99.
- LACROIX, P.-F. 1977. Les parlers du sous-ensemble songhay-zarma septentrional. Documents de terrain. Dictionnaire français-tasawaq. Paris, Institut d'ethnologie (Archives et documents, micro-édition).

MANOIRS D'ARGILE GENEVIÈVE CALAME-GRIAULE

Cet article décrit trois demeures situées dans les quartiers anciens d'In Gall, petite bourgade du Sahel nigérien, et appartenant à des familles diversement situées dans la hiérarchie sociale. Les différences sociales et économiques apparaissent dans l'architecture, sinon dans l'aménagement. Les exemples étudiés donnent également des indications sur l'occupation de l'espace et la division entre espace privé (réservé aux femmes) et espace public ou semi-public (importance des visiteurs étrangers). Les décorations anciennes des pièces intérieures mettent l'accent sur le couple et la fécondité de la famille. L'étude du lexique montre une prépondérance des emprunts au hausa, ce qui s'explique par l'importance des maçons hausa dans la région.

CLAY HOMES GENEVIÈVE CALAME-GRIAULE

Three homes located in the old part of In Gall, a small Sahelian town in Niger, are described that belong to families with different positions in the social hierarchy. Social and economic differences figure in the architecture, if not in the installation of these houses. These examples provide us with an idea of how space is occupied and divided into private (women's) and public or semipublic (visitors) areas. Interior decorations emphasize the couple and family fertility. The number of Hausa masons in the area accounts for the many loan-words from their language.